Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 50 (1986) **Heft:** 197-198

Artikel: Çà et là, ici et nulle part : quelques adverbes de lieu en sarde (dialecte

du centre)

Autor: Wolf, H.J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399788

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÇÀ ET LÀ, ICI ET NULLE PART. QUELQUES ADVERBES DE LIEU EN SARDE (DIALECTES DU CENTRE)

Dans une langue donnée, à défaut de recherches spécialisées sur les adverbes, on peut se référer aux grammaires. Tel n'est pas le cas pour le sarde : M. L. Wagner, maître incontesté de la linguistique sarde, et à qui nous devons — entre autres — une Phontéique (1), une Morphologie (2) et une Formation des mots (3) historiques, une Histoire de la langue (4) ainsi que le Dizionario Etimologico Sardo (5), a omis d'écrire une grammaire complète du sarde. Aussi devons-nous nous contenter de puiser dans d'autres œuvres qui font mention d'adverbes. Il faut donc mentionner le volume Sardegna de M.T. Atzori, paru dans la collection « Profilo dei dialetti italiani » (6), bien qu'il soit indigne de cette série. Quant aux dialectes, l'auteur a effectué une bipartition « dialetti centrali » - « dialetto campidanese » pour les adverbes, bipartition peut-être justifiée objectivement, mais peut-être aussi imposée par le manque de travaux sur le logoudorien, troisième variante généralement retenue. Etant donné que les dialectes du centre font partie du logoudorien au sens large et qu'il est de mon intention de traiter d'adverbes de certains dialectes du centre, sa liste d'adverbes pouvait servir mon propos. Or cette liste avec ses six subdivisions (7) n'est que

⁽¹⁾ Historische Lautlehre des Sardischen (= Beih. ZrP 93), Halle 1941 (= HLS).

^{(2) «} Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno », ID 14 (1938), 93-170, 15 (1939), 1-29. La Formenlehre und Syntax des Sardischen, annoncée dans la Bibliographie de son DES (« in via di preparazione », I, 15), n'a pas paru, mais semble exister, au moins partiellement, en manuscrit.

⁽³⁾ Historische Wortbildungslehre des Sardischen (= RH 39), Bern 1952 (= HWS).

⁽⁴⁾ La lingua sarda. Storia, spirito ε forma, Berne 1951 = 2 1980 (= LS).

^{(5) 3} vols., Heidelberg 1960-1964 (= DES).

⁽⁶⁾ M. T. Atzori, Sardegna (= Profilo dei dialetti italiani 20), Pisa 1982,

⁽⁷⁾ Atzori, op. cit. 32s.

la copie fidèle de celle établie par M. Pittau dans sa grammaire du dialecte de la ville de Nuoro (8). Il suffira donc de renvoyer à cette dernière qui fait état de 17 adverbes de lieu (9). Dans sa récente Storia linguistica della Sardegna (10), E. Blasco Ferrer qui s'en tient à la bipartition traditionnelle logoudorien-campidanien, a tenté, le premier, d'établir un schéma afin de rendre plus transparente la série des adverbes de lieu qui seront au centre de mon travail. En tout, il traite d'une douzaine de ces adverbes (11). Finalement, c'est encore M. L. Wagner qui, dans son DES, nous fournit le plus d'informations. Dans ce qui suit, il ne s'agira pas seulement de réunir ces informations éparses, mais surtout de les compléter. En effet, on constatera que le nombre d'adverbes en question est beaucoup plus élevé qu'on ne serait tenté de le croire. C'est du moins l'impression qui se dégage des données réunies pour une petite région, celle qui— en gros — embrasse la Barbagia Ollolai, située au sud-ouest et au sud de Nuoro, capitale de la province du même nom, et au nord-ouest du massif central du Gennargentu. On y trouve neuf villages dont les dialectes — plus ou moins différenciés les uns des autres — possèdent quelques traits en commun. Relevant de la phonétique, il en est un qui, pour être unique dans la Romania, est assez spectaculaire : le passage de [k] au coup de glotte [?] au moins dans la majorité des cas (12). Wagner a réuni ces dialectes sous le nom de « Fonni-Gruppe » (13). Dans l'ensemble, ce groupe de dialectes peut être réuni au nuorese, celui-ci appartenant au logoudorien au sens large.

Les neuf localités en question sont Oliena (1), Orgosolo (2), Mamoiada (3), Lodine (4) (14), Fonni (5), Ovodda (6), Olzai (7), Ollolai (8) et

⁽⁸⁾ Grammatica del sardo-nuorese, Bologna 1972.

⁽⁹⁾ Ib., 121 (§ 187, III).

⁽¹⁰⁾ Tübingen 1984 (= Beih, ZrP 202), 239 (§ 58.1).

⁽¹¹⁾ De plus, il a choisi les formes de dialectes différents, cf. n. 57.

⁽¹²⁾ Cf. M. L. Wagner, Lautlehre der südsardischen Mundarten mit besonderer Berücksichtigung der um den Gennargentu gesprochenen Varietäten (= Beih. ZrP 12). Halle 1907 (= LSSM), 28s. (§ 61), 36 (§ 93) etc.; id. HLS, 71s. (§§ 108s.) etc.; M. Contini, «Les occlusives laryngales du sarde», Travaux de l'Institut de Phonétique de Grenoble 1 (1972), 129-151; pour une étude détaillée du phénomène cf. «Knacklaut in Orgosolo», ZRPh 101 (1985), 269-311.

⁽¹³⁾ LSSM 28 (§ 61).

⁽¹⁴⁾ Le dialecte de Lodine, situé entre Fonni et Gavoi et (encore) « frazione » de ce dernier, doit passer pour inconnu. Il n'est mentionné ni par Wagner ni par Contini ; seul le premier le cite une fois dans son DES : « ègo e più

Gavoi (9) (15). Elles sont situées de 12 km (Oliena) à 55 km (Ovodda) de Nuoro (16) et à une altitude variant entre 380 m (Oliena) et 1000 m (Fonni); leur population va de 350 (Lodine) à 7000 (Oliena) et s'élève en tout à moins de 30 000. Les dialectes sont assez bien conservés chez la vieille génération. Outre une dégradation générale des dialectes chez les jeunes, on peut observer des changements phonétiques (Mamoiada, Gavoi et surtout Ovodda). Ceux-ci s'observent, en général, chez les personnes nées après 1945. Pour des raisons évidentes, j'ai conduit mes enquêtes (17) surtout auprès des représentants de la vieille génération (nés entre 1886 et 1926), presque tous bergers et paysans. J'ai pu apprécier chez tous un remarquable sentiment linguistique (18).

Je me propose ici de faire un inventaire des mots qui seraient rendus en français par 'ici', 'là', 'loin', 'ailleurs', 'partout', 'nulle part' et 'où', puis de relever le caractère systématique de cet ensemble, et enfin — surtout pour les termes inconnus jusqu'alors — d'aborder les problèmes de leur étymologie. A cause de son abondance, je commencerai par la catégorie des adverbes signifiant 'là':

- 1. $ink\acute{u}$? e (2, 3, 5, 6), auquel correspond
- 2. $ink\acute{u}e$ (1, 4, 7, 8, 9). Wagner traite ces adverbes sous l'entrée kuke (19), forme attestée en ancien sarde. Notons tout de suite que kuke (ou une variante de celui-ci) n'est plus employé isolément, mais seulement en combinaison avec une préposition (ici : in). Wagner, après avoir cru que kuke n'avait pas subsisté (20), avait fini par trouver un exemple dans un ancien poème logoudorien (cughe) (21), puis Pittau notait cu(k)e

freqm. dègo (Oliena, Orani, Ollolai, Gavoi, Mamoiada, Lodine); dègo e dèo (Nuoro...); ... dèo (Olzai, Ovodda, Tiana...)» (I, 486). Aujourd'hui on dit ego à Oliena, Mamoiada, Gavoi et Ollolai (ici à côté de eo; p. ex. eg'àppo 'j'ai'), eo à Orgosolo et deo à Lodine, Fonni, Ovodda et Olzai.

⁽¹⁵⁾ Pour des raisons pratiques, j'ai numéroté ces localités comme dans d'autres travaux.

⁽¹⁶⁾ Cf. ma carte It.St. 6 (1983), 163, et ZrP 101 (1985), 270.

⁽¹⁷⁾ Celles-ci ont pu être effectuées, grâce à l'aide de la DFG, durant trois mois (mars 1982, mars 1983, septembre 1984).

⁽¹⁸⁾ Je tiens à exprimer ici ma gratitude envers tous mes témoins.

⁽¹⁹⁾ DES I, 418.

⁽²⁰⁾ *HLS* 198 (§ 358): « Von *eccu huc* sind heute nirgends Formen mit -k- vorhanden...». Dans son excellente étude « Les adverbes de lieu tirés de *hic* et de *ille* dans les langues romanes », *AION*, *sez. ling.* II, 2 (1960), 201-220, M. Křepinský reprend cette opinion (205),

⁽²¹⁾ DES I, 418,

pour Nuoro sans se prononcer davantage (22), enfin Contini, qui n'avait plus enregistré $k\acute{u}ke$ à Nuoro, notait « . . . la survivance, à Mamoiada, d'une forme $ink\acute{u}^?e$ (là-bas' . . . » (23). L'étymologie $in + eccu-h\bar{u}c$ n'est plus controversée (24), mais elle fut adaptée afin de tenir compte de la finale. Meyer-Lübke avait pensé à ecc'hucque (25), mais vu que tous les composés sardes avec eccu portent l'accent sur l'u de celui-ci au détriment de la voyelle suivante (qui disparaît) : $(ec)c\acute{u}$ -ist $u > k\acute{u}stu$, $(ec)c\acute{u}$ -ill $u > k\acute{u}ddu$, $(ec)c\acute{u}$ -ips $u > k\acute{u}ssu$ (cf. aussi $inkudd\acute{a}ne$ etc., ci-dessous), il faut partir d'une forme $(ec)c\acute{u}$ -*huce. Il y a trois raisons pour postuler cette base et non eccu-h $\bar{u}c$ comme le fait Wagner (26) :

a) Il n'existe aucune preuve que -c latin soit conservé dans une langue romane, cf. les descendants de ac, $h\bar{a}c$, $h\bar{i}c$, nec, $s\bar{i}c$, etc.; « zu erklären bleiben frz. illuec, poruec, prov. oc: sie gehen wohl auf lateinische Bildungen mit -que zurück » selon l'opinion de Meyer-Lübke (27) que je crois toujours valable (28).

⁽²²⁾ Loc. cit. n. 9.

⁽²³⁾ Op. cit. (n. 12), 132.

⁽²⁴⁾ Cf. *HLS* 198 (§ 358) pour la discussion antérieure, voir aussi *DES*. L'étymologie donnée par Blasco (cité n. 10) : *hic* (+ *eccu*-) doit être due à une erreur.

⁽²⁵⁾ Zur Kenntnis des Altlogudoresischen (Sb. der Kais, Ak. der Wiss., Phil.-hist. Klasse 145), Wien 1902, 66 (§ 82).

⁽²⁶⁾ HLS 198s. (§§ 358s.); DES I, 418.

⁽²⁷⁾ GRS I, 463s. (§ 552).

⁽²⁸⁾ Je ne puis discuter ici le problème à fond. Je noterai cependant les voix discordantes: outre Wagner (HLS, §§ 358s.) pour sd. kuke, inoke, Bloch-Wartburg, Dauzat- (-Dubois-Mitterand), v. Wartburg (FEW IV, 441-446) entre autres croient à la conservation de -c dans fr. avec comme Greimas (Dict. de l'a. fr.), et v. Wartburg (loc. cit., mais pour iluec, IV, 559s., il donne illoce) dans afr. avuec, poruec, senuec, iluec ; de même Meyer-Lübke (GRS I, 464), Lausberg (Roman. Sprachwiss., § 563), Greimas croient à la palatalisation du -c dans afr. aprov. lai. Tel n'est pas l'avis de Ronjat : « On verra donc . . . dans lai, cai, etc. . . . non des continuateurs fonétiques de (il)lac, (ec)ce hac, mais l'agglutination de ces continuateurs avec -i < hic...» (GIPPM II, 266, § 369g). Une autre tentative d'expliquer la conservation de -c dans av(u)ec etc. — et qui ne peut être retenue pour le sarde — consiste à postuler une forme paragogique *hoco (p. ex. Lausberg, Romanische Sprachwissenschaft, II², § 563), peut-être influencé par loco (cf. REW 4270). Rheinfelder (Altfr. Gramm., § 760) croit que -c se serait amuï dès avant le IIIe siècle. Lorsqu'il dit à propos de poruec, av(u)ec que « *hŏque ist freilich nirgends belegt » (ib.), il aurait pu citer hicque (Avien) et hincque (Mart. Capella, Ammien) analogues, cf. ThLL V, 2752 et 2791.

- b) Les formes tant pronominales qu'adverbiales en -c du latin sont généralement expliquées par l'adjonction d'une particule déictique -ce. Celle-ci est attestée surtout en latin archaïque, p. ex. dans les pronoms : hoce, honce, hance, hōsce, hāsce, huice, haice, heisce/hisce, hāce/haace, huiusce, auxquelles se joignent, par analogie, paraît-il : illāce, illosce, illasce, illiusce et istisce, moins souvent dans les adverbes : heicei/heice (>h̄c), hince (29). Parmi les grammairiens, c'est surtout Priscien qui s'est prononcé sur ce point. Il parle p. ex. de l'existence d'illîce à côté d'illicce (30), forme postulée aussi par illīcine (Plaute, Térence ; cf. infra). Il semble donc légitime de supposer pour chaque forme pronominale et adverbiale en -c une variante archaïque en -ce. Ces formes n'ont pas disparu sans laisser de traces. Ceci est d'autant plus vraisemblable qu'on trouve ice ($=h\bar{i}c$) dans deux inscriptions chrétiennes (31).
- c) La survie d'adverbes en -ce dans les langues romanes est généralement admise. Elle se manifeste dans la partie est de la Romania (roumain, dalmate et surtout italien) ; à 'ouest, dans un seul exemple. Il s'agit de l'apg. entonce, esp. entonces, sémantiquement continuateurs exacts du lat. tunc/tum dont l'étymologie (avec -s adverbial en esp.) *intunce n'est pas controversée (32), mais il faut mentionner aussi les n.d.l. $Al(l)ence < *illince (^{32a})$. A l'est, il y a d'abord les continuateurs de (h)ice déjà mentionné : rum. ici/aci (33), it. ci (34) ; quant au vegliote čaiko, l'affriquée initiale ainsi que la finale -o me semblent exiger une

⁽²⁹⁾ Cf. F. Sommer, Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre, Heidelberg 1948, 449s. (§ 287, 1c), et surtout M. Leumann, Lateinische Laut- und Formenlehre, München (1977), 468-470 (§ 372). Pour les attestations, voir aussi ThLL VI, 2752, 2791; VII/1, 370.

⁽³⁰⁾ Keil II, 130.

⁽³¹⁾ Cf. ThLL VI, 2752.

⁽³²⁾ Cf. J. Corominas, DCECH II, 643. Parmi les adverbes, R. Menéndez Pidal (Manual de gramática histórica española, Madrid ¹³1968, 374, § 128, 2) mentionne « extunc, ant. eston; extúncce, ant. estonce; intuncce entonces...» On doit ajouter ici le roumain atunci (var. atunce) < ad *tunce, formation parallèle de ad tunce, étymologie donnée par A. Cioranescu, Diccionario etimológico rumano, 49, nº 528 (avec indications bibliographiques); cf. DA I, 362 (ad + *tunc-ce).

⁽³²a) Cf. infra (et n. 51), Křepinský n'avait pas trouvé de continuateurs d'adverbes en -ce dans les langues de la Péninsule Ibérique (210, 215, 220).

⁽³³⁾ Cf. DA I, 17 (et, pour acice, «eccu- sau atque-hic-ce»); Cioranescu, Diccionario etimológico rumano, 5, nº 68, eccum hic ou eccum hicce.

⁽³⁴⁾ G. Devoto, Avviamento alla etimologia italiana, Firenze ²1968, 78, propose (*hi)cce, tout comme le DEI, 913; DELI I, 234, note hic.

explication différente (35). Par contre, kauk et lu(o)k devraient continuer (ec)cu-* $h\bar{o}ce$ et * $ill\bar{a}ce$ (36). A part (a)ici, le roumain connaît aoce, issu de * $ill\bar{o}ce$ (37). A ces exemples, on doit joindre une série d'adverbes de lieu italiens, série impressionnante même si quelques formations ne devaient pas remonter à l'époque latine et pourraient se révéler être des formes analogiques à l'intérieur de l'italien. En leur supposant une origine latine, on arrive aux exemples suivants : $lici < ill\bar{i}ce$ (38), $linci < ill\bar{i}lince$ (39), $laci < ill\bar{i}ace$ (40), quaci < (ec)cu-* $h\bar{a}ce$ (41), quici < (ec)cu-* $ll\bar{i}ce$ (42), inci < hince (43), quinci < (ec)cu-hince (44), costinci < (ec)cu-*istince (45). On aura vu que, de ces formes, sont attestées $h\bar{i}ce$, $ill\bar{i}ce$, $h\bar{i}nce$; $h\bar{a}ce$ et $ill\bar{a}ce$ en tant que pronoms ; *illince et *istince sont postulés par les grammairiens.

⁽³⁵⁾ M. Bartoli, *Das Dalmatische*, Wien 1906 (réimpr. Nendeln 1975), II, 418, n'explique pas l'initiale et postule -que pour la finale; Meyer-Lübke, *REW* 4129, 2 (*hucce), l'indique comme composé (« Zssg. »). Křepinský y voit eccu-hice (208, 217).

⁽³⁶⁾ Cf. aussi kosáik 'cosi' (Bartoli, II, 197) lequel semble comporter *sice (< seice, cf. Leumann, cité n. 29, 470). Bartoli (II, 418) postule, ici aussi, -que; pour Meyer-Lübke, peu conséquent, les étymons sont *hocce (kauk, RES 4159, 2) d'un côté et illoc (luk, REW 4270) de l'autre; Lausberg (loc. cit. n. 28) donne illac > luok. Křepinský pense justement à *hocce (208) pour kauk mais propose *illoc pour lu(o)k où seul illace est possible (fautif le schéma 217s.).

⁽³⁷⁾ Par mégarde, le *REW* mentionne ce mot deux fois : 4265, 2 (*hocce, donc à côté du vegl. kauk) ; s.v. illoce (4270, 2), par contre, on trouve arom. aclote, ce qui ajoute à la confusion. Selon T. Papahagi, Dicționarul dialectului aromîn, general și etimologic, București ²1974, 103, aclote remonte à eccum-illoc. Pour aoace par contre, le *DA* (I, 182) propose comme étymon illac-ce tout comme A. Cioranescu, Diccionario etimólogico rumano, 28, n° 314 (à côté de *ad hocce) d'après Philippide. Křepinský donne *illace (> aoace) et eccu-*illoce (> aclote) (218).

⁽³⁸⁾ Cf. C. Battisti-G. Alessio, *DEI* 2225; G. Rohlfs, *GSI* § 894, parle de « correspondances » pour *lici* et *laci* en renvoyant à *quici* et *quaci*. Pour d'autres indications bibliographiques, je renvoie à G. Brodin, *Termini dimostrativi* toscani, Lund 1970 (= Etudes Romanes de Lund 19), surtout pp. 24-26.

⁽³⁹⁾ DEI 2235; Brodin 24; Rohlfs, GSI § 907, pense à une formation d'après quinci.

⁽⁴⁰⁾ GSI § 894 (cf. n. 38); Brodin 25, qui renvoie, entre autres à Devoto et Křepinský dont je partage le point de vue.

⁽⁴¹⁾ GSI § 893; Brodin 24; DEI 3163 (eccum hac + ecce).

⁽⁴²⁾ GSI § 892; Brodin 24s.; DEI 3178 (eccum hic).

⁽⁴³⁾ GSI § 907; Brodin 25; DEI 1987 (< hinc). En sarde, hince survit également sous la forme de inke, cf. DES I, 624; et anka (n° 27).

⁽⁴⁴⁾ GSI § 906 (eccu-hince); Brodin 24s.; DEI 3180.

⁽⁴⁵⁾ GSI § 906; Brodin 26; DEI 1134.

C'est dans ce contexte, je pense, qu'il faut insérer inku'e en postulant l'étymon (ec)cu-*huce (45a). Quant au rapport entre inku?e d'une part et inkue de l'autre, Wagner n'avait pas résisté à la tentation bien compréhensible de vouloir partir d'une forme unique eccu-huc; de même, tous les adverbes de la série étaient ramenés à des étymons se terminant en -c. Les formes en -ke (barb. -?e, log. -ge, etc.) représenteraient alors l'évolution « régulière », alors que celles sans trace du -c seraient dues à leur emploi clitique et fréquent (46). Plus tard, il s'est ravisé jusqu'à prétendre qu'il aurait favorisé dans HLS l'explication par eccu-ubi (47). En dissociant les deux formes, il se rapproche de son prédécesseur Meyer-Lübke. Celui-ci avait expliqué cuke par ecc'hucque, mais n'avait pas proposé une étymologie pour alog. cui (48). Pour Campus, par contre, cue était le représentant phonétiquement normal (49) de eccu-huc, mais il s'est abstenu de commenter cuke. Par ce qui a été dit plus haut, on comprendra que je me rallie à l'opinion de Campus (et Křepinský) pour expliquer $inkue: < in-(ec)cu-h\bar{u}c$. La coexistence de deux formes aussi proches l'une de l'autre dans un territoire aussi restreint ne devrait pas poser trop de problèmes dans le cas de la Sardaigne où l'on relève souvent des aires lexicales de peu d'extension. De plus, la coexistence de continuateurs d'adverbes en -c et en -ce peu être constatée ailleurs : témoins l'italien (lì-lici, qui-quici, là-laci, qua-quaci), l'espagnol (dial. entón-entonces (50), allén (51)-n.l. Allence (52)) et le portugais (então-apg. entonce (50), gal. alén-n.l. Alence (52)). Comme dans ces langues, les deux variantes sont attestées à une date ancienne : cuke/cuce/cuche et cue/cui (53); les variations de la finale sont assez

⁽⁴⁵a) C'est aussi l'opinion de Křepinský (asd. kuke, 205s., 217).

⁽⁴⁶⁾ M. L. Wagner, HLS 198s (§§ 358s.).

⁽⁴⁷⁾ DES I, 418.

⁽⁴⁸⁾ Cf. n. 25.

⁽⁴⁹⁾ G. Campus, Fonetica del dialetto logudorese, Torino 1901, § 77.

⁽⁵⁰⁾ Cf. Corominas DCECH II, 643.

⁽⁵¹⁾ Cf. Corominas DCECH I, (s.v. allá).

⁽⁵²⁾ J. M. Piel, « lat. illinc, *illince in der Toponomastik des hispanischen Nordwestens », in: Weltoffene Romanistik (= FS Alwin Kuhn), Innsbruck 1963, 351-355, fait également allusion à entonces, etc. (354). Il est possible que ce type lexical que Piel qualifie d'archaïsme (355) ait existé aussi plus à l'est (en Navarre), cf. Concedimus (...) ecclesiam de Allences... dans une charte de 1102, cf. A. Ubieto Arteta, Colección diplomática de Pedro I de Aragón y Navarra, Zaragoza 1951, 12.

⁽⁵³⁾ Cf. DES I, 418; M. T. Atzori, Glossario di sardo antico, Modena (1975), 156 (s.v. cuce).

fréquentes lorsqu'il s'agit d'une voyelle d'appui afin d'éliminer les oxytons qui ne sont généralement pas tolérés en sarde (54).

Vu la répartition de $ink\hat{u}^?e$ et $ink\hat{u}e$ on peut penser que le premier représente une couche antérieure — attestée en latin archaïque — dont l'extension se serait réduite au fil des âges sous la pression de la forme concurrente(54a). — A ce deux formes correspondent

3. $a^{?}\acute{u}^{?}e$ (2, 3, 5, 6)

44

4. a^2 úe (1, 7, 8, 9),

dans lesquels *? \acute{u} ?e/* \acute{u} e ont été composés avec a. En position intervocalique, -k- passe au coup de glotte [?], alors qu'après la nasale de in, k reste inchangé ou est restitué(55). L'opposition $ink\acute{u}$?e-a? $\acute{u}e$ est évidente : comme l'indique le premier élément, in- marque la position, a- la direction. Cette opposition qu'on retrouvera dans d'autres paires d'adverbes, est généralement observée. Toutefois, parfois in- tend à remplacer a-comme c'est le cas à Lodine (4). Mais on ne peut parler d'un emploi indistinct comme on serait susceptible de le faire en consultant le DES (I, 418) : «...le forme usuali sono oggi : $k\acute{u}e$, $ink\acute{u}e$, $akk\acute{u}e$ centr....»; cette dernière est d'ailleurs la seule forme en a- qu'on ait relevée jusqu'ici (56).

On peut penser que les connaissances plutôt aléatoires des adverbes dans des dialectes différents ne permettent pas de percevoir un système assez bien structuré (57).

- 5. inkuddáne (1-9)
- 6. inkuddáe (2, 5)
- 7. a?uddáne (1-9)
- 8. a?uddáe (2, 5, 8).

En traitant les descendants du la lat. illac, Wagner avait noté « log. addáe; im Inneren mit eccu verbunden: nuor.-bitt. akkuddái; Olzai: akkuddáe, inkuddáe; im Gocéano: akkuddáne, so auch in Gavoi und

⁽⁵⁴⁾ Cf. HLS 8s. (§ 13).

⁽⁵⁴a) Cf. Křepinský, 206.

⁽⁵⁵⁾ Pour les détails, cf. « Knacklaut in Orgosolo », *ZRPh* 101 (1985), 269-311, § 1.2.4 etc.

⁽⁵⁶⁾ Wagner, HLS 198 (§ 358), cite akkúe pour Orani.

⁽⁵⁷⁾ Seul E. Blasco a tenté de structurer la série des adverbes de lieu (cf. n. 11); faute d'informations suffisantes, son schéma se révèle hétéroclite et incomplet.

Orgosolo: a'uddáne; S. Lussgurgiu: inkuddáne...» (58), Pittau (puis M. T. Atzori) cuddáe 'colà' et cuddánike, 'colà' pour Nuoro (59).

On aura remarqué que pour Olzai seulement Wagner indique deux formes (que je n'ai pas notées; la finale -áe paraît possible à côté de -áne, mais akk- au lieu de a?- est improbable) qu'on pourrait croire synonymes. Elles ne le sont pas et forment la même opposition indiquée pour $inku(?)e-a?\acute{u}(?)e$, tout comme dans les autres dialectes examinés ici. Il reste à rendre compte des variantes -áe et -ane de la finale. La première ne pose pas de problèmes lorsqu'on part de l'étymon reconnu qu'est illāc: l'e est paragogique afin d'éviter l'oxytonie du mot (60) (cf. $ink\acute{u}e/a?\acute{u}e$). La finale -ne doit servir à la même fin : « Le forme in -áne, -éni saranno forme raccorciate in cui -ne è aggiunto come in mène, tène, nòne...» (61). La provenance du -ne est restée obscure. Pour la Sardaigne, Wagner avait soutenu que « è poco probabile che queste forme siano indigene... mene, tene sembrano foggiate sul tosc. chene = QUEM »2(62). Ici, on doit se demander quel rapport pourrait bien exister entre des pronoms personnels sardes et une forme particulière d'un pronom relatif italien (che) qui, de surplus, n'est pas attestée comme emprunt en sarde. Le sarde lui-même connaissait quem > asd. ken (63) dont la forme isolée aurait été *kéne. Wagner n'était pas sans avoir non plus que mene, tene, none sont également italiens (64): sa proposition est donc mal fondée. Mais si on doit reconnaître sd. mene, tene, none, inkuddáne, etc., comme indigènes — la répartition géographique (sd., it., dalm., roum. (65)) du -ne parle en faveur de cela — on a chance de trouver la bonne solution parmi les explications données pour les exemples italiens. Rohlfs ne croit pas à l'explication fournie par Subak, qui avait postulé des évolutions différentes à partir de mem(et ipsum), etc., ni à celle de Meyer-Lübke, qui avait pensé à none comme point de départ, formé comme cuore, fiele, etc. (66). Il passe sous silence la vieille hypothèse de S. Pieri (67) selon laquelle mene, etc., seraient dus à une

⁽⁵⁸⁾ HLS 199 (§ 358), cf. aussi DES I, 55 (s.v. addáe).

⁽⁵⁹⁾ Op. cit. n. 8, 121 (§ 187).

⁽⁶⁰⁾ Cf. HLS 199 (§ 359); pour ce phénomène en général, 8s. (§ 13).

⁽⁶¹⁾ DES I, 55 (... mòne du texte doit être une coquille, cf. HLS 199, § 309).

⁽⁶²⁾ ID 14 (1938), 113.

⁽⁶³⁾ Cf. DES I, 328; HLS 202 (§ 366).

⁽⁶⁴⁾ Cf. L. Hirsch, ZRPh (1885), 536; pour d'autres renvois, cf. G. Brodin, 22s.

⁽⁶⁵⁾ Cf. aussi M. Bartoli (cit. n. 35), I, 303s.

⁽⁶⁶⁾ Italienische Grammatik, Leipzig 1890, 172s. (§ 309).

⁽⁶⁷⁾ ZRPh 30 (1906), 340,

agglutination née de syntagmes comme me ne vado (> mene vado, etc.) (68).

Toutes ces hypothèses, si invraisemblables qu'elles me paraissent, pourraient, à la rigueur, expliquer la situation italienne, mais elles ne sont pas valables pour toutes les langues où ce phénomène est attesté. En sarde, p. ex., il existe nono à côté de no(n), mais none est exceptionnel (69); me ne vado, etc., ne sont pas possibles étant donné que inde (> it. ne) ne perd pas la dentale (70), cf. 'je m'en fous' = m'ind'affutto (pop.). La répartition du phénomène (cf. supra) me semble parler en faveur d'une origine latine du -ne. Ne pouvant traiter le sujet à fond ici, je me limiterai aux adverbes examinés : a'uddane - inkuddáne. On sait que la série des adverbes de lieu : $h\bar{a}c$, $h\bar{i}c$, $h\bar{o}c/h\bar{u}c$, hinc ; $ill\bar{a}c$, illīc, illoc/illūc, illinc; istāc, istīc, istoc/istūc, istinc est issue des pronoms démonstratifs hic, ille, iste. Or, « bei deiktischen Pronomina tritt öfters affirmatives -ne hinzu, z.B. Ter.Ad. 758 hancine vitam!, Cic.Verr. II 5, 62 Phil. 10, 7 » (71). Ce ne affirmatif (ou interrogatif) (72) se rencontre aussi dans la série des adverbes, témoins ahūcine (Apul.) (73), hīcine (Naev., Plaute, Tér., Cic., Apul.) (74), hincine (gloses, Rustic.) (75), hōccine (Claud. Mam.) (76); $h\bar{u}$ ccine (Plaute, gloses) (77), $h\bar{u}$ cine (Cic., Pers., Claud.) (78); illīcine (Plaute, Tér.) (79), istācine (Plaute) (80); on est donc en droit d'attendre aussi *illacine. La plupart des exemples nous est donc fournie par des auteurs archaïques (Plaute, Térence), mais il y a aussi des attestations tardives (Apulée, gloses). Le seul auteur classique à figurer dans la liste est Cicéron. C'est lui aussi qui fournit la forme syncopée hīcne, témoin d'une tendance qui n'a pu laisser de traces dans la poésie dactylique. Pour $ink-/a^2udd$ áne, on peut donc postuler une

⁽⁶⁸⁾ GSI § 336.

⁽⁶⁹⁾ DES II, 170s.; l'unique exemple est tiré d'un poème.

⁽⁷⁰⁾ Cf. DES I, 627.

⁽⁷¹⁾ J. B. Hofmann-A. Szantyr, Lateinische Syntax und Stilistik II, München 1965, 48 (§ 49b).

⁽⁷²⁾ Ib., 461s. (§ 246).

⁽⁷³⁾ ThLL I, 652.

⁽⁷⁴⁾ ThLL VI, 2752.

⁽⁷⁵⁾ ThLL VI, 2791.

⁽⁷⁶⁾ ThLL VI, 3073.

⁽⁷⁷⁾ ThLL VI, 3071.

⁽⁷⁸⁾ Ib.

⁽⁷⁹⁾ ThLL VII/1, 370.

⁽⁸⁰⁾ Cf. G. Lodge, *Lexicon Plautinum* I, Leipzig 1924 (réimpr. Hildesheim 1962), 849.

étymologie $in/a+(ec)cu^{-*}(i)ll\bar{a}cne$ (81). Après $h\bar{u}c^{-*}huce$ (82), on se trouve en présence d'un autre doublet probablement très ancien, à savoir $ill\bar{a}c^{-*}ill\bar{a}cne$.

- 9. inkuddóru (1-4, 6-9)
- 10. a?uddóru (2, 6-9)
- 11. issóru (2 et prob. ailleurs).

M. L. Wagner est le seul à faire allusion à un de ces trois adverbes (issoru). Il le fait pour Nuoro en citant G. Bottiglioni : « issóru (in s'oru) o issorikeddu si usano avverbialmente per indicare una vicinanza maggiore di quella indicata da akkúrziu . . . » (83). Par son sens '(tout) près', issoru présente un extrême de la série d'adverbes signifiant 'là'. Il n'en est pas de même pour la paire inkuddoru-a?uddoru pour laquelle on m'a donné la signification 'in quel posto'. Tous les trois sont, à l'origine, des composés avec oru 'bord', d'après le DES 'orlo, lembo, margine'. En effet, des compléments possibles sont p.ex. 'table' (1, 9), 'place' (3), 'rue' (2), etc. Dans ce sens, sd. oru (< oru) est attesté assez tôt, mais plus tard que l'emploi adverbial : « In sardo ant. oru si trova spesso in funzione adverbiale = 'lungo'; 'vicino a' » (84), p.ex. oru sa via. Alors que cet emploi n'a pas subsisté, d'autres adverbes ont été créés à une date ultérieure au moyen d'une composition avec les prépositions in et a : issoru avec l'article, d'abord comme préposition, p.ex. asd. in su oru dessa valle (85); inkuddóru et a uddoru, sans attestations anciennes, avec l'adjectif démonstratif cuddu ($< ecc\acute{u}$ -illu) : in/a- $^{?}udd(u)$ -oru. En général, comme pour les paires déjà mentionnées, in- sert à indiquer le repos, a- la direction. Il n'est pas exclu que, à côté de issoru, il existe également assoru, cité par Bottiglioni pour Nuoro (86). Je noterai enfin oru-oru, mentionné par Wagner (87), issoru-issoru 'vicino', et inkuddori- $^{?}\acute{e}ddu$ — formation à l'aide du suffixe diminutif $-i^{?}eddu$, parallèle du

⁽⁸¹⁾ Selon E. Blasco, Storia..., 239, inkuddá(n)e serait un dérivé de inkúe (akkuddáe de akkúe).

⁽⁸²⁾ On peut y ajouter log. inóge (< in-hoce) - camp. innói (< in-hoc) 'ici', cf. Křepinský 205, 217.

⁽⁸³⁾ DES II, 196.

⁽⁸⁴⁾ Ib.; Atzori 328.

⁽⁸⁵⁾ Ib.

⁽⁸⁶⁾ L. Farina, Vocabolario nuorese-italiano, Sassari 1973, ne le mentionne cependant pas, alors qu'il note accudóru (19, tout comme accuddáe et accuddániche) et incuddóru (127, avec incuddáe et incuddánike).

⁽⁸⁷⁾ DES II, 196; cf. pour Nuoro Farina, Voc., 210, oróru,

nuor. issorikeddu (88) — tous entendus à Oliena (1) où oru isolé (sb.) ne semble pas avoir cours.

Le même principe de formation se retrouve dans

- 12. a?uddála (1, 5)
- 13. inkuddála (5)
- 14. $a^{?}u\theta$ ála (5).

Ces formes entendues surtout à Fonni, sont des composés du type préposition + adjectif démonstratif + substantif. Le subst. en question est ala 'aile' (< ala), mais aussi, selon Wagner (89), « in tutta la Sardegna ha il senso di 'lato, parte' ». Cependant, on cherchera vainement une mention de ces adverbes. Comme $ink\acute{u}(?)e-a^?\acute{u}(?)e$, $inkudd\acute{a}ne-a^?udd\acute{a}ne$, $inkudd\acute{o}ru-a^?udd\acute{o}ru$, $inkudd\acute{a}la$ et $a^?udd\acute{a}la$ sont complémentaires. Pour $a^?u\theta\acute{a}la$, on remarquera la présence exceptionnelle du démonstratif bien connu kussu, barb. $^?ussu$, fonn. $^?u\theta u$ (90). Ce kussu, correspondant à l'italien 'cotesto', devrait marquer une distance plus proche que kuddu (barb. $^?uddu$); je n'ai pu faire une observation dans ce sens. kustu (barb. $^?ustu$) enfin, correspondant à l'italien questo, ne semble pas entrer dans ce genre de composition.

- 15. iníbe (1-9)
- 16. aibe (1-9).

Alors que Wagner notait barb. *ibe* employé isolément (91), je n'ai entendu que les composés *inibe* et *aibe* qui ne sont généralement pas confondus. Wagner, en rappelant des attestations en asd., mentionne comme composé seul « *inibe* (Nuoro); *innie* log.; *inni* camp. 'là, costà' » (92). Il ne semble pas accorder le même statut à *aibe* dont il donne pourtant un exemple: « Oliena: a *ibe* 'là' » suivi d'une citation du vénérable *CSPS* (aue sa foke a derettu ad iui) (93) où l'on doit considérer ad iui comme le prédécesseur de l'adverbe moderne. Il fait également remarquer que *inibi* est attesté chez Plaute, Caton, etc., donc en

⁽⁸⁸⁾ Cf. DES II, 196; manque chez Farina.

⁽⁸⁹⁾ DES I, 66, avec des exemples.

⁽⁹⁰⁾ Le passage de -ss- [s] à $[\Theta]$ est régulier et caractéristique pour Fonni.

⁽⁹¹⁾ C'est ce qui ressort de l'article ibi, DES I, 610.

⁽⁹²⁾ DES I, 610.

⁽⁹³⁾ Ib.

latin archaïque. Quant à la voyelle finale -e, elle est attestée en lat. arch. (Actes arvaliques) (94).

- 17. indédda (2-9), innédda (1)
- 18. abédda (4-6, 8, 9).

Parmi ces adverbes qui désignent un fort degré d'éloignement, indedda et abedda semblent passer pour inconnus. Par contre, inedda est signalé par Wagner (95), et — sous la forme innedda — par Pittau pour Nuoro (96). Cette forme a donné lieu à plusieurs tentatives d'explication. Wagner se rallie à l'étymon proposé par Guarnerio in-illa tout en modifiant l'explication du e (inedda au lieu de *inidda). Il croit, en effet, que ce e serait dû à ellu/ella : «La forma ellu, ella occorre accanto a illu illa nelle CV...» Encore faudrait-il expliquer quand même ce vocalisme. Curieusement, il le fait immédiatement après en abolissant ces mêmes formes : « Le forme con e lo devono a combinazioni sintattiche, quali inde'lli ... » (97). Cette observation n'est pertinente que pour une partie des exemples relevés. Ainsi il peut dire ailleurs : « in sede postverbale, pare si preferisca ell-...» (98). Il ne peut s'agir ici de discuter toutes les questions qui se posent à la suite de ces propos peu cohérents. On doit cependant relever quelques faits : Les formes ellu, ella ne sont attestées qu'en ancien campidanien (99). Or, inedda n'est connu qu'au centre, et on voit mal comment on pourrait établir un lien entre ces deux phénomènes. Ensuite, asd. ille, illu, illa sont des pronoms personnels qu'on n'attend pas dans la formation d'adverbes de lieu, à moins de pouvoir rendre possible une ellipse. De toute façon, on ne saurait produire un seul cas comparable. En fait Wagner avait rejeté la bonne solution, donnée par Meyer-Lübke, probablement à la suite de Subak (100). Il s'agit de illac dont il avait dit : « Ora, è evidente che

⁽⁹⁴⁾ Cf. ThLL VII/1, 140.

⁽⁹⁵⁾ DES I, 629.

⁽⁹⁶⁾ M. Pittau, Nuoro . . ., 121 = M. T. Atzori, Sardegna, 32.

⁽⁹⁷⁾ DES I, 629.

⁽⁹⁸⁾ DES I, 611 (s.v. ille).

⁽⁹⁹⁾ Cf. les exemples dans M. T. Atzori, Glossario di sardo antico, 188.

^{(100) «}Il REW 4625 cita la forma sotto ILLAC...» (DES I, 629). En effet, log. inedda est catalogué REW 4265 illac « dort », mais REW 2851 ĕllum « sieh ihn da », Meyer-Lübke n'exclut pas une autre étymologie: «...eher innedda 'dort'; dieses zu ILLAC Subak, Zs. 33, 480 scheitert an -e-». Voilà donc le raisonnement que Wagner reprendra sans le connaître, contre Meyer-Lübke lui-même. Křepinský range inedda sous illac (sans discussion, 218).

ILLAC non può essere la base de $in\`edda$, anche perché ha dato regolarmente $\rightarrow add\acute{a}e$. » (101) Cette évidence n'est pas telle qu'elle puisse emporter la conviction. Il est vrai que pour Wagner illac a donné addae, addane mais aussi, composé avec eccu (précédé d'une des prépositions in ou a, faudrait-il ajouter), akkuddae, akkuddane, inkuddane, etc. Dans chacun des exemples, on peut constater l'aphérèse de l'i initial : in+eccu+(i)llac>inkuddáne, etc., mais, on pourrait — je dirais plutôt : on devrait — expliquer aussi $add\acute{a}e$ par a+(i)llac. Si des continuateurs de illac ne semblent pas être connus en ancien sarde, on peut évoquer les descendants de $ill\bar{o}c$ qui n'a survécu qu'en camp. $(idd\acute{o}i)$ et dont nous connaissons des exemples en asd. où l'aphérèse est manifeste : cantu lloi abenta, de'lloi andare (102).

Les adverbes inconnus que sont abedda et indedda nous sont d'un précieux secours ici. Rien n'empêche, en effet, de les ramener à ab+ (i)llac resp. inde+(i)llac. A première vue, l'étymologie proposée peut paraître étrange à qui attendrait *abidda plutôt que abedda, surtout lorsqu'on songe aux abinde 'de là' (< abinde) et abinke 'au-delà' (< abhince) attestés dès les premiers documents (103). Il doit s'agir là de continuateurs des composés déjà latins, alors que abedda et indedda ont été formés plus tard. En effet, on connaît l'aphérèse du i dès l'ancien CSPS où l'on trouve onnia canke parai in sa domo aue conke uenni ad esserinke donna où canke et conke proviennent de ca + inke resp. co + inke (104) tout comme conde et tunde de co + inde resp. tu + inde dans kertande in conde kertas como tunde kertarun e parentes tuos. De plus ab est, à de rares exceptions près, toujours attesté sous des formes se terminant en -e (abe, ave, ae (106)); ce -e non étymologique est même conservé, si curieux que cela puisse paraître, lorsque le mot suivant commence par une voyelle. C'est alors cette dernière qui peut être élidée, comme on peut le constater en analysant l'asd. avestara 'dorénavant' (< ab-istá-hora), exemple célèbre en tant que témoin de la survie d'un ablatif (107), mais dont on a toujours évité d'expliquer l'e

⁽¹⁰¹⁾ DES I, 629.

⁽¹⁰²⁾ DES I, 610; cf. aussi M. T. Atzori, Glossario . . ., 241.

⁽¹⁰³⁾ Cf. DES I, 627 (s.v. inde) et 624 (s.v. inke)

⁽¹⁰⁴⁾ Cf. G. Bonazzi, *Il Condaghe di San Pietro di Silki*, Sassari/Cagliari 1900 (réimpr. Sassari 1979), 37 (n° 139); dans le glossaire, Bonazzi écrit *ca 'nke* et *co 'nke* (174).

⁽¹⁰⁶⁾ Cf. DES I, 44 (s.v. abe); M. T. Atzori, Glossario..., 24 et 69.

⁽¹⁰⁷⁾ Cf. M. L. Wagner, *HLS* 5 (§ 6); *DES* I, 155; E. Blasco Ferrer (cf. n. 10), 81 (§ 27.1.3, 1) et 114 (§ 27.7.2, 1), Le mot est attesté dans *CSPS*, *CSMB* et *CSNT*.

inattendu. Finalement, abedda est attesté en asd. : « Abe'lla avv. 'di là' » note M. T. Atzori, en faisant suivre trois exemples du CSNT (108). Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un adverbe, mais d'une préposition, les exemples étant du type abe'lla de flumen, abe'lla de rivu (109), mais le passage d'une préposition au statut d'adverbe n'a rien d'extraordinaire.

Il ne reste qu'à rendre compte de la forme in(n)edda pour laquelle on comprendra que je ne me rallierai pas aux explications déjà proposées. Théoriquement, une évolution -nd- > -nn- est possible. Celle-ci est sporadique, mais attestée pour Desulo, Tonara et Aritzo, villages situés au sud de la Barbaria Ollolai. Plus intéressants se révèlent les exemples allégués pour Bitti et Orune (110), surtout manikáre 'manger' à Bitti et Nuoro (111) lorsqu'on sait qu'au barb. $mandi^are$ (2-4, 6-9) (112) correspond $mani^are$ à Oliena (1). La même répartition se retrouve pour indedda (2-9) face à innedda (1). Mais il est également possible qu'à partir de abedda on ait formé in(n)edda, vu les nombreuses paires en a-et in-(113).

19. allargu (1-9).

Cet adverbe doit être considéré comme synonyme de indedda 'lointain'. Selon Wagner, allargu représenterait un composé à base de largu 'large' (< largu) (114) pour lequel on pourrait évoquer comme formation comparable le fr. au large. Comme celle-ci, allargu doit être relativement récent, étant donné que -ll- n'est pas passé à -dd- comme c'est le cas même pour des emprunts anciens, ex. kapéddu 'chapeau' (< it. capello) (115). Wagner avait cité allargu pour Bitti, Dorgali et Desulo ; Farina le note pour Nuoro (116). Je noterai en passant que les attestations

⁽¹⁰⁸⁾ Glossario ..., 24.

⁽¹⁰⁹⁾ Il y a un autre exemple, cité par Wagner (*DES* I, 629), mais interprété différemment, puisqu'il sous-entend *via* dans le passage *aue'lla de Uanaria* (*CSPS* 18s., n° 62). Je ne peux gloser ici le passage assez long et compliqué, mais un sens 'au-delà de Banaria' (au lieu de 'celle de B.') me paraît tout à fait possible.

⁽¹¹⁰⁾ Cf. HLS 179 (§ 308).

⁽¹¹¹⁾ HLS 180 (§ 308).

⁽¹¹²⁾ Fonni (5) connaît le type campidanien (pappare) qui existe aussi à Ovodda (6) à côté de mandi?are.

⁽¹¹³⁾ Il est vrai que l'opposition ici serait ab-/in-; cf. l'irrégularité $in\acute{o}$? $e-an\acute{o}$?e (infra, n^o 23).

⁽¹¹⁴⁾ Cf. DES II, 13.

⁽¹¹⁵⁾ DES I, 292.

⁽¹¹⁶⁾ Vocabolario . . . (cit. n. 86), 23.

52 H. J. WOLF

pour les dialectes barbaricins permettent de combler l'espace entre Desulo et les autres localités et de constituer ainsi une aire assez importante. Pour Ghilarza, Wagner cite a illargu dans un poème après avoir donné « aillárgu log. 'lontano' ». Pour cette dernière forme, il renvoie à sa Phonétique où il mentionne aillargu dans le contexte du i- posthétique (117). Je préfère y voir la forme préfixée d'un illargu, forme parallèle d'allargu, comme on en trouve souvent, p.ex. innantis - ainnantis (118) ou innedda - ainnedda (1) (119).

Ces 19 adverbes sont susceptibles de rendre la notion 'là', les derniers plutôt 'là-bas' (15, 16) ou 'au loin' (17, 18); issoru, traité avec les composés de oru, 'là, tout près'. Les autres adverbes, eux aussi, sont loin d'être synonymes, on s'en doute. Tout d'abord, les adverbes commençant par in- dénotent la situation (le repos), alors que ceux commençant par a- dénotent la direction (le mouvement), au moins à l'origine, à l'exception de avedda pour des raisons étymologiques (ab- au lieu de ad-). Malheureusement, je ne suis pas en mesure d'indiquer les restrictions syntagmatiques des adverbes en question, mais je m'efforcerai d'en circonscrire l'usage. Je ne m'en tiendrai pas au schéma traditionnel de la triple graduation héritée du latin mais souvent réduite à deux degrés dans les langues romanes — et selon laquelle on distingue entre le champ du locuteur, celui de l'interlocuteur et un troisième, plus loin (120). Par contre, je mettrai à profit les indications généralement fort pertinentes fournies par mes témoins et des observations personnelles. La distinction principale semble être 'visible' - 'invisible' (des interlocuteurs). Désignent un lieu en dehors du champ visuel : indedda/ innedda/avedda et allargu, ainsi que iníbe/aíbe. Alors que les premiers évoquent surtout l'idée d'une distance considérable ('là, au loin'), inibe/ aibe est le seul adverbe anaphorique de la série en ce sens qu'il se réfère

⁽¹¹⁷⁾ HLS 216 (§ 390).

⁽¹¹⁸⁾ Ou même dainantis, addainantis 'devant', cf. DES I, 94s. (s.v. ante).

⁽¹¹⁹⁾ Wagner lui-même n'avait pas exclu une telle explication : « es mögen bei solchen Bildungen auch Fälle wie a igomo (CV I, 2 : adicomo) und igustu, iguddéni usw. neben kustu usw. . . . hereinspielen » (HLS 216s.).

⁽¹²⁰⁾ Cf., entre autres, G. Howey, Das Ego-Hic-Nunc-System der subjektiven Orientierung, Kiel 1966; pour les langues de la Péninsule Ibérique, K. Nilsson, « Observaciones sobre el uso de los adverbios deícticos del castellano (aqui, acá etc.) y sus formas correspondientes en catalán y portugués », Revue Romane 19/2 (1984), 219-244.

toujours à un endroit déjà nommé (121). Pour les autres, allargu semble le plus vivant, tandis que av'edda semble déclinant : à Fonni (5) il est considéré comme « ancien » (122).

Seul $ink\acute{u}(?)e/a^{?}\acute{u}(?)e$ désigne un endroit précis à proximité des locuteurs, $inkudd\acute{a}(n)e/a^{?}udda(n)e$ un endroit plus éloigné tout comme $inkudd\acute{o}ru/a^{?}udd\acute{o}ru$ qui, ensemble avec $inkudd\acute{a}la/a^{?}udd\acute{a}la/a^{?}udd\acute{a}la$, peuvent indiquer un lieu d'une façon assez vague.

Avec *issóru*, j'ai déjà mentionné un adverbe désignant la proximité immédiate. Ici, on peut ajouter

- 20. akkúrtsu (2, 4, 6-9), $akkúrt \int u$ (1), $akkúr\theta u$ (3).
- 21. akkánte (1, 2, 4, 6, 8, 9), akkánta (5), akkantu (7). Ces deux adverbes peuvent également servir de prépositions, cf. l'exemple cité par Wagner : sa dòmu mia èst akkant'a kkrésia (123) 'ma maison est à côté de l'église'. Mais Wagner ne cite que « akkanta camp. » (étendu jusqu'à Fonni), forme peut-être issue de la combinaison akkant(e)+a à partir de akkante barb. et qui a cours aussi à Nuoro (124). Les deux adverbes signifiant 'près; à côté' ont un autre point en commun: ils ne sont pas autochtones. Wagner fait remonter akkanta à l'italien accanto a (123) — probablement avec raison, ne serait-ce qu'à cause de la conservation du -kk- intervocalique dans les dialectes barbaricins. En effet, akkantu (7) établit le lien avec it. accanto. De même, akkurtsu indique clairement par l'affriquée [ts] qu'il ne peut continuer le lat. curtius (représenté par l'alog. curthu) en log. où -t-, ou en barb. où - θ - (1-5, 8, 9) seraient réguliers, alors que -ts- correspond seul au développement camp. (et 6, 7) (125). On pourrait donc penser pour akkurtsu à un emprunt au camp. comme l'a fait Meyer-Lübke (126) ou bien — étant donné que le mot n'existe pas en campidanien — à une influence du verbe

⁽¹²¹⁾ Voilà la raison pour laquelle je n'ai jamais réussi à relever *inibe* d'après mon questionnaire (ni, chose curieuse, même en construisant une situation appropriée). L'adverbe s'entend pourtant dans toute conversation d'un quart d'heure.

⁽¹²²⁾ A Olzai (7), on ne connaît pas avédda; j'ignore s'il existe à 1-3.

⁽¹²³⁾ DES I, 46.

⁽¹²⁴⁾ Farina, Vocabolario . . . 18.

⁽¹²⁵⁾ Cf. HLS 106-120 (§§ 166-185) spécialement 107 (§ 167) et 295 (table V), où, par une erreur du dessinateur, Ovodda et Olzai ont été inclus dans l'aire Θ .

⁽¹²⁶⁾ Cf. REW 2421.

akkurtsiare, emprunté à l'italien (127), ou dérivé de celui-ci. Seul $akkur\theta u$ (3) est donc susceptible de continuer l'asd. curthu et se révélerait ainsi un précieux archaïsme.

22. $inó^{?}e$ (1-9)

23. anó?e (2-9).

Pour 'ici' toute la Sardaigne connaît un mot qu'on ne retrouve qu'en dalmate sous la forme de *kauk* (128), alors que les autres langues romanes ont perpétué hic, ne serait-ce qu'en formes composées. On ne sera pas étonné que je favorise l'étymon in-*hoce (hoce étant attesté en tant que pronom en alat.) pour inó'e (et nuor. inóke, log. inóge, Dorgali inóxe, etc.), inhoc pour camp. innoi où Wagner ramène toutes ces formes à inhoc (129). On retrouve donc ici un exemple de plus pour l'ancienne bipartition centre-sud que Wagner a constaté à maintes reprises, p. ex. à l'occasion des paires elex-ilex, fornus-furnus, jannajenna (130). A inó?e, dénotant la situation, correspond généralement anó?e, indiquant la direction, p.ex. vene anó?e 'viens ici'. Cet adverbe doit être une spécialité barbaricine — je ne l'ai pas rencontré ailleurs, ni trouvé mentionné dans les dictionnaires et autres ouvrages (tout comme avedda, indedda, etc.). Il ne peut évidemment pas continuer un ancien ad-*hoce, représenté incidemment en asd. (ad oke (131)). Il s'agit donc d'une formation sarde, à l'origine peut-être a inó?e (ainsi 1 : Olinea) ou simplement une analogie sur le modèle des nombreuses paires déjà citées en in-/a-.

- 24. inúbe? (1-4, 6, 7, 9)
- 25. aúbe? (1-4, 8, 9), aúmbe? (5)
- 26. aúnde? (6, 7).

L'opposition in-/a- est également valable pour l'adverbe interrogatif

⁽¹²⁷⁾ DES I, 437; *(ac)curtiare est largement représenté dans les langues romanes en dehors de l'it. accorciare, cf. REW 2419.

⁽¹²⁸⁾ Cf. n. 36; Křepinský mentionne aussi roum, încoace (217).

⁽¹²⁹⁾ DES I, 623, où Wagner donne *inó?e* pour 1, 2, 5-9, mais, par erreur typographique, sous la forme *inòce*. Cf. aussi HLS 198s. (§§ 358s.) où il se montre plus hésitant quant à l'étymon. E. Blasco (cit. n. 10), 113, pratique de même cette différenciation (*in hoc-*in hoque*).

⁽¹³⁰⁾ Cf. La Lingua Sarda (= LS), Berne 1951 (= 21980), 98s. Dans le cas de eccu-huc(e), on aura vu que la forme postérieure (méridionale) a largement supplanté sa rivale (cf. n°s 1, 2). Křepinský tient le même raisonnement (206).

⁽¹³¹⁾ Cf. l'exemple du *CSNT* cité par Wagner, *HLS* 198 (§ 358) et *DES* I, 636 (manque Atzori, *Glossaire*...).

'où ?' . . . « Certamente si sarà fatto anticamente una distinzione fra i rapporti di moto... e oggi regna una confusione generale », avait écrit Wagner (132), remarque à laquelle on ne peut souscrire en examinant les dialectes barbaricins. A en croire les exemples donnés par Farina (133), il doit en être de même à Nuoro. En effet, j'ai toujours noté inúbe sése? 'où es-tu?' d'un côté et aub'ándas? 'où vas-tu?', mais aúbe (au lieu de inúbe) a Ollolai (8) et aúmbe (pour aúbe) à Fonni (5). Mieux que ibe, « la forma UBE è ampiamente attestata » (134) en latin; en asd. on trouve déjà adube/aduue à plusieurs reprises, inube au moins une fois sous la forme camp. inúi (135). Face au log. (in)úe, Wagner avait noté ube pour Nuoro, Orani, Orgosolo et Gavoi, quatre endroits qu'on peut relier maintenant. Seul Fonni connaît umbe, forme que le DES avait donnée pour Bitti, Torpe, Posada et (inúmbe) Oliena (1, où je ne l'ai pourtant pas entendue). Elle doit être vue en rapport avec une aire où le -b- de ube est stabilisé par un -m- adventice qu'il serait difficile d'expliquer. Mais on peut toujours noter que « Vor labialen Verschluss- und Reibelauten entwickelt sich gerne wie überall ein $m ext{...} imes (^{136})$. Curieusement, on trouve aúnde dans une région assez éloignée de celle où cet adverbe est employé dans ce sens, c'est-à-dire le campidanien méridional, à en juger d'après la carte de A. Lichtenhahn, tracée selon les données de la carte 821 de l'AIS (137). Wagner parle ici d'un emprunt : « aúndi nel senso di 'dove' (non 'donde'), che sarà imitazione del cat. ahont...» (138). Ainsi, on dit aund(e) ándasa? 'où vas-tu?', et aussi deunde (6) resp. daunde vénisi? (7), 'd'où viens-tu?' d'une part, mais inúbe sése? 'où es-tu?' de l'autre. S'il faut accepter ici l'idée du parachutage d'une forme camp. en Barbagia, un autre adverbe paraît représenter le prolongement d'un type campidanien :

27. anka (5), inka (6).

Cet adverbe n'est donc attesté que dans les deux dialectes qui, tout en appartenant au « groupe Fonni » qui se rattache à celui de Nuoro, ont

⁽¹³²⁾ DES II, 557 (s.v. úbe).

⁽¹³³⁾ Vocabolario..., 133 (s.v. inúbe), et 278 (s.v. ube, sans qu'il soit possible de discerner un emploi isolé de ce mot).

⁽¹³⁴⁾ DES II, 557; cf. les références bibliographiques HLS 9 n. 1; W. Heraeus, ALL 11 (1900), 331 (nr. 222).

⁽¹³⁵⁾ Atzori, Glossario, 425 (s.v. ube), 434 (s.v. uue).

⁽¹³⁶⁾ HLS 223 (§ 398), où le premier exemple est úmbe.

⁽¹³⁷⁾ La storia di ove dove onde donde di dove da dove, Berne 1951 (= RH 38), Karte 2 (hors texte).

⁽¹³⁸⁾ DES II, 561.

subi le plus l'influence du campidanien. Quant à l'étymologie, Wagner propose: « Pare sia contratto da aúi ink -á(da) » (139). A ce propos, il faut noter que a) en latin il existe déjà abhinc, donc aussi *abhince (cf. hince) dont le descendant direct abinke est attesté en asd. (140); b) une composition en asd. à partir de ab(e) et inke serait *abenke (141); c) à ma connaissance, des adverbes composés avec une forme verbale n'existent pas en sarde ; d) l'accent s'oppose à ce composé — le seul exemple donné pour anká (d'après Bottiglioni) peut être dû à une faute d'impression. En effet, le -a final pose un sérieux problème vu que les adverbes composés sardes sont souvent du type prép. + adverbe, mais rarement l'inverse. Pourtant, il y a des chances pour que -a représente ad : comme akkanta < akkante (akkantu) + a, inka peut s'expliquer par inke + a 'de là à'. Puisqu'on ne voit aucun adverbe primitif qui justifierait -a en fin de mot comme illac dans in(d)edda - avedda, on pourrait recourir aussi à une analogie due à ces adverbes; mais on doit constater que leurs aires ne se recoupent que fort peu. Quoi qu'il en soit, Wagner avait vu juste en postulant inke (< hince) comme point de départ. La filiation sémantique 'd'où' à 'où' est attestée en asd. (142). Il faut donc partir de inka conservé uniquement à Ovodda qui, comme dans surbone < subulone 'sanglier' (143), a gardé seul le vocalisme primitif. Anka est donc le résultat de a (< ad) + inka dans lequel i- de inka a été élidé habituellement comme on peut le constater dans ca'nke, co'nke, ki'nke, etc., attestés en asd. (144). La même composition effectuée à une date ultérieure se trouve à Ovodda: ainka 'où (direction)' qu'on retrouve tout près à Desulo (145).

28. (in) atterúbe (1-4, 6-9).

Cet adverbe, correspondant à l'italien altrove 'ailleurs', est un autre des nombreux composés avec úbe, mais qui paraît partiellement en déclin.

⁽¹³⁹⁾ DES I, 85 (s.v. anka3).

⁽¹⁴⁰⁾ Cf. Atzori, Glossario..., 24 (s.v. Abe k'en, ce qui représente un des innombrables non-sens de ce livre).

⁽¹⁴¹⁾ Cf. ce qui a été dit à propos d'avedda (nº 18).

⁽¹⁴²⁾ Cf. quelques exemples dans Atzori, Glossario..., 243, dont Therkis de Nuraki, ki 'nke fuit curatore in Romania ou ad esserinke donna (CSPS); le sens donné par Atzori « ancora, poi, similmente » n'est valable que pour certains exemples.

⁽¹⁴³⁾ Cf. « Barbaricinische Streiflichter auf M. L. Wagners *DES* », *AnS* 222 (à paraître).

⁽¹⁴⁴⁾ Cf. infra nos 17/18 et n. 104.

⁽¹⁴⁵⁾ AIS 1533 p. 957.

En effet, je n'ai pu le relever à Fonni (5), et à Gavoi (9) il passe pour « vieux ». A sa place, on emploie in/a átteru lo^2u que j'ai entendu aussi à Lodine (4) et Ovodda (6). Le composé atterûbe apparaît déjà en asd. (146), mais jamais en composition avec in tel qu'on peut le noter aujourd'hui (1, 3, 4, 6, 8). Ce type de composition est largement représenté comme on peut le constater pour les deux derniers adverbes, également composés avec ûbe:

29. tottúbe (1-5, 7-9), tuttúve (6).

Pour tottúbe 'partout', Wagner indique lui-même la possibilité d'une composition: « (in) tottúbe centr. (Nuoro, Orani, Fonni) » $(^{147})$. Cet adverbe aussi est attesté dès les premiers textes $(^{148})$. J'ai relevé in tottúbe 1, 3, 4, 9, a tottúbe à 8. Pour tuttúve (6) il doit s'agir du passage de l'o prétonique à u, ou bien d'une assimilation.

30. inneddúbe (1, 3-5, 7-9), inneddúe (6), innoddúve (2). Bien que l'article du DES porte l'en-tête « noddube neddube centr. 'in nessun luogo' » (149), toutes les citations — pour Nuoro (Grazia Deledda), Fonni, Desulo et Bosa — montrent la forme composée $innedd\acute{u}(v)e$; la variante correspondante aneddúbe, notée pour Nuoro par Farina (150), pourrait se retrouver ailleurs. J'ajouterai tout de suite que cet adverbe est concurrencé par des locutions adverbiales telles que im mankúnu lo^2u (1, 2, 5), in nessúnu lo^2u (2-9), im perúnu lo^2u (6). Quant à l'étymologie de l'adverbe, Wagner écrit : « NULLIBI + UBI (sard. úbe) ; in varie forme si è ingerito NEC...», étymologie acceptée par Pittau (151). Celle-ci, en effet, est tentante d'autant qu'on voit mal une autre possibilité. Le vocalisme présente pourtant de sérieuses difficultés, car ube aurait dû s'introduire dans un *nuddibe pour donner *nuddube qui aurait subi une dissimilation par la suite, dissimilation qui aurait été inutile si on avait gardé *nuddibe. Malheureusement, on ne peut trouver aucune trace d'un -ibe dans les dialectes modernes, pas plus qu'en asd., où le mot ne paraît pas attesté. J'ai parlé de dissimila-

⁽¹⁴⁶⁾ DES I, 146; Atzori, Vocabolario..., 67s.

⁽¹⁴⁷⁾ DES II, 500; Atzori, Sardegna, 32: «tottùbe (da per tutto) » = Pittau (cit. n. 8), 121.

⁽¹⁴⁸⁾ Ib.; Atzori, Vocabolario..., 417.

⁽¹⁴⁹⁾ DES II, 169; Atzori, Sardegna, 32: « neddùbe (in nessun luogo) » = Pittau, 121.

⁽¹⁵⁰⁾ *Vocabolario* ..., 203 : « ... A ube àndas ? Dove vai ? a neddùbe = a nessun luogo ... ».

⁽¹⁵¹⁾ Grammatica . . ., 181.

tion, parce qu'une métathèse aurait dû donner *niddube — un passage -i->-e- n'est pas attesté, sans parler de noddúbe. Au lieu de nullibi, je proposerai comme étymon *nullubi/*nullube pour rendre plus probable l'hypothèse d'une dissimilation. De telles dissimilations sont d'ailleurs attestées, cf. clausura> alog. clusura> kresúra (152). Un *nullube est d'autant plus probable qu'on trouve des composés de ibi et ubi correspondants dont la signification est sensiblement égale, p.ex. alibi-aliubi 'ailleurs', utribi-utrubi 'où (de quel des deux côtés ?)' (153).

Quoi qu'il en soit, cet adverbe — comme tant d'autres — reste isolé dans le cadre des langues romanes qui, à l'exception du roumain (nicăieri < nec aliubi (154)), se servent de circonlocutions avec parte ou locu: it. in nessuna parte/in nessun luogo, pg. em nenhum lugar/nenhuma parte, esp. por ninguna parte, fr. nulle part: nulle part donc un adverbe hérité du latin, ni un composé à l'image du latin comme il en existe p.ex. dans les langues germaniques, cf. angl. nowhere, all. nirgendwo/nirgends.

*

Cet examen de quelques adverbes de lieu, plus précisément des adverbes indiquant une distance (degré zéro inclus) dans une aire assez restreinte ne me paraît pas dénué d'intérêt. Tout d'abord, on peut constater l'existence du nombre impressionnant de ces adverbes. Bien sûr, ils ne se rencontrent pas tous au même endroit; mais inversement, je suis sûr de ne pas les avoir relevés tous ou d'avoir relevé chaque type en tous les endroits où il a cours.

Presque tous les adverbes commencent par a- ou i-, particularité qui s'explique par le fait que la plupart d'entre eux représente des composés dont le premier élément est une préposition : a pour indiquer la direction et in pour marquer la situation. On peut donc constater que les systèmes en question sont assez bien structurés. Je parle de systèmes et non d'un système pour indiquer que les parlers de la région examinée ici, bien qu'homogènes à certains égards, se révèlent assez différenciés. On peut remarquer que des parties de structures avoisi-

⁽¹⁵²⁾ Cf. HLS 27 (§ 36).

⁽¹⁵³⁾ La variante utrobi n'est pas sans intérêt vu le vocalisme de noddúbe (cf. supra).

⁽¹⁵⁴⁾ Ainsi *DLR* VII, 397; Cioranesco donne « Lat. *nĕc* seguido por una combinación del tipo *alibi volet . . . » (5676),

nantes se superposent, qu'il y a intrusion de formes voisines. Ainsi, akkurtsu et akkante sont des emprunts évidents.

Il a été possible aussi de noter des formes non encore relevées, susceptibles de modifier les étymologies reçues comme inka à côté de anka ou akkante à côté de akkanta. Les adverbes indedda et avedda (qu'on peut rencontrer dès les premiers textes) doivent passer pour complètement inconnus. Leur origine a pu nous aider à mieux apprécier les étymologies données pour i(n)nedda. N'ont pas été relevés non plus des adverbes d'origine plus récente et qui indiquent un endroit assez imprécis à moyenne distance comme $inkuddála - a^2uddála$ et $inkuddóru - a^2uddóru$ — tous composés à l'aide de noms qui ne sont plus sentis comme tels.

Enfin, $ink\hat{u}^{?}e$ et $a^{?}\hat{u}^{?}e$ ont montré que l'ancien kuke est plus vivant qu'on ne le pensait — bien que refoulé par les concurrents plus jeunes inkue et $a^{?}ue$ comme l'a bien vu M. Křepinský (155). Il croit — avec de forts arguments à l'appui — que les formes en -ce représentent une latinité de la première moitié du III e s. av. J.-C. (156); les Romains auraient donc apporté un latin déjà archaïque lors de la colonisation de la Sardaigne en 238. Mais il n'y a pas que ces vénérables restes à découvrir. Même de nos jours, les parlers sardes nous réservent des surprises de tout genre. Encore faudrait-il les connaître (157).

Bonn.

H. J. WOLF

⁽¹⁵⁵⁾ Op. cit. (n. 20) ; 206 ; il voyait pourtant que « cuke a donc disparu dans le Nord et a été remplacé par cui...».

⁽¹⁵⁶⁾ Ib., 202s.

⁽¹⁵⁷⁾ Je tiens à remercier M. W. Dormagen (Bonn) qui a dessiné les cartes.

60 H. J. WOLF



